



N° 80/02 - 21 février 1980

UN FRANCISCAIN DOUBLEMENT FIDELE : J. M. ABD-EL-JALIL (1904-1979)

Maurice Borrmans, p.b.

On n'oubliera pas que Comprendre a déjà publié plusieurs textes du Père J. M. Abd-El-Jalil : saumon, n° 89 (25/1/69), L'Islam à l'époque du Concile (12 p.), saumon, n° 103 (22/7/71), L'Islam, religion de laïcs (8 p.).

Ceux qui l'ont connu et aimé ont appris avec douleur le décès du Père J. M. Abd-El-Jalil, survenu à Paris le 24 novembre dernier. Né à Fès, en 1904, et baptisé à Paris, en 1928, au terme de ses études supérieures, il était devenu disciple de Saint François puis professeur à l'Institut Catholique de Paris (1936-1964). Tous les hommes de dialogue savent ce que le Père a dépensé de cœur et d'intelligence, ainsi que d'ardeur et de ténacité, pour ouvrir largement les portes de la compréhension et de l'estime réciproques entre Chrétiens et Musulmans, en révélant à tous ce que sont les Aspects intérieurs de l'Islam. Nul n'ignore ce que sa double fidélité au Maroc de ses origines et au Christianisme de son choix adulte a pu exiger de lui, car, s'il a connu des amitiés célèbres, il a parfois éprouvé une solitude aiguë, en même temps qu'il se posait des interrogations très graves. Avec Asin Palacios, Louis Massignon (son parrain) et bien d'autres, il est de ceux qui ont su préparer le renouvellement du "regard chrétien sur l'Islam", opéré lors du Concile Vatican II. C'est pourquoi il est désormais entré dans "la joie de son Maître", pour goûter enfin ce que Celui-ci lui a préparé, "ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est jamais monté au cœur de l'homme", comme le dit St Paul dans sa 1^{ère} Lettre aux Corinthiens (2, 9) et comme aime à le répéter un hadîth qudsî cher à l'Islam.

Avant qu'un article substantiel puisse retracer, dans le détail, la biographie du Père J. M. Abd-El-Jalil, préciser ce que furent son enseignement et son rayonnement et évaluer son apport spécifique au Dialogue islamo-chrétien, il nous est apparu opportun de présenter ici trois de ses articles qui peuvent éclairer l'une ou l'autre de ces perspectives.

1. Le "Témoignage d'un tard venu à l'Eglise" est extrait des Cahiers de vie franciscaine (9, rue Marie-Rose, 75014 PARIS), n° 54, 2^{ème} tr. 1967, pp. 63-67. Dans le cadre d'une recension du dernier livre de Maritain, "Le paysan de la Garonne", le Père J. M. Abd-El-Jalil fait confidence de certaines étapes de son itinéraire spirituel, célèbre les "grandes amitiés" qu'il a connues et livre certains secrets de son "intelligence du cœur", à travers des accents parfois âpres mais toujours authentiques. Le lecteur y trouvera donc des éléments de biographie, ainsi que le profil "mystique" du disparu.

Le deuxième texte reproduit les pp. 4-8 de la Conférence qu'il donna à l'occasion de la rentrée solennelle de l'Institut Catholique de Paris, le 24 novembre 1948, à son retour d'un long voyage dans le Moyen-Orient, sous le titre Quelques aspects des Pays d'Islam (12 p.). Le lecteur se rappellera qu'elles

ont été rédigées et puis lues par l'auteur lui-même en novembre 1948, c'est-à-dire il y a plus de trente ans. C'est à cause de cela qu'il est permis de les qualifier de "Pages prophétiques sur la Palestine".

Le troisième texte répète intégralement le long Liminaire du livre-cahier n° 51 des Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels Français de juin 1965, intitulé Islam, Civilisation et Religion (pp. 7-14) : il a valeur de testament pour tous ceux et toutes celles qui travaillent aujourd'hui au service du dialogue et de la réconciliation entre Chrétiens et Musulmans.

Maurice BORRMANS

LE TEMOIGNAGE D'UN TARD VENU A L'EGLISE

"No e poi no !".

En français : "Non, non et non !". J'emprunte l'expression italienne à la réfutation d'une polémique contre le livre de Jacques Maritain, parue dans l' Osservatore Romano des 21 et 22 janvier dernier et signée de la plume distinguée, aiguisée et malicieuse de mon ami Jean Cattani de Menasce. Mais je ne l'emploie pas dans le même sens que lui. Ce non catégorique, je le dis au livre de Maritain lui-même. N'étant ni "philosophe" ni "théologien", dans le sens scolastique de ces mots, ce sera sous la forme d'un témoignage que j'essaierai de m'expliquer. Je parlerai de moi-même ; beaucoup trop, sûrement ; mais je n'ai pas su faire autrement et je commence par en demander pardon à tous ceux qui en seront choqués.

Ceux qui me connaissent bien savent que rien ne me répugne tant, après le péché, que cette manière de procéder ; et c'est la première fois depuis que je suis chrétien, depuis bientôt trente-neuf ans, que je me crois obligé de jeter dans le public des confidences personnelles et intimes. Ce sera fait, du moins je l'espère, sans fausse modestie et sans ménagement, avec le maximum de simplicité dont je sois capable.

Il y a un proverbe marocain qui m'est très cher : "*Klêm l-hbib ybekki...*" : "les propos d'un 'ami (véritable) provoquent aux larmes (à force de sincérité et de franchise) ; ce sont les ennemis qui sont des adulateurs et qui dilatent le cœur (*ou-klêm l'a'dou ydahhak*)". Je vais dire ce que je crois être vrai ; même si c'est dur ; ou plutôt lorsque ce sera dur, c'est alors la plus grande preuve d'amour pour ceux à qui je m'adresse.

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je crois devoir me présenter. Je suis un Marocain, de la ville de Fès, d'une famille pauvre et honorable, profondément religieuse, pieuse et exigeante sur la foi et les mœurs. Elle est originaire d'Andalousie et s'est fixée à Fès depuis près de quatre siècles (il existe des actes notariés qui en témoignent). Plusieurs de ses membres ont occupé ou occupent des postes relativement importants dans l'administration ; je ne cite qu'un exemple : un de mes oncles (plus jeune que moi) est Procureur du Roi à Fès. J'aurai 63 ans (ou 65, selon l'ère musulmane qui est lunaire), le 17 avril prochain.

A l'âge de 23 ans, durant mes études à la Sorbonne et après des recherches religieuses qui ont duré près de trois ans, je me suis décidé à demander le baptême de l'Eglise catholique, puis à m'offrir à servir Jésus-Christ dans son Eglise, à la suite de Saint François d'Assise. Baptême en 1928 ; entrée dans l'Ordre Franciscain en 1929 ; ordination sacerdotale en 1935. Puis le Cardinal Baudrillard - qui avait quelque peu suivi mon évolution - m'a appelé, dès 1936, à enseigner à l'Institut catholique. J'y ai assuré pendant plus de vingt ans, des cours de langue et de littérature arabes et, à la Chaire de l'Histoire des Religions (supprimée depuis), un cours d'Islamologie.

J'ai relativement peu publié : quelques livres et un assez grand nombre d'articles de revues ; et cela en plusieurs langues (où Dieu m'a accordé de pouvoir parler et écrire directement, notamment en arabe, en français, en allemand et en espagnol ; même en anglais (dont j'ai perdu la pratique depuis que l'allemand m'a "envahi" - à ma grande joie - c'est-à-dire à partir de 1953). A la vérité, je préfère donner des conférences, en ces différentes langues ; j'ai besoin du contact d'un public vivant, même hostile, pour que la pensée se précise et jaillisse ; et la plupart des petites choses que j'ai publiées ont été d'abord dites (non pas lues), dites, avec des tâtonnements et des bévues, que les discussions ont plus ou moins redressées et corrigées. La plupart de mes cours de l'Institut catholique ont été également "parlés" sur des notes. Plus d'un pourrait être publié, si Dieu me rendait une santé suffisante et reculait la réalisation du désir que Saint Paul m'a appris : le "*cupio dissolvi et esse cum Christo*".

En 1964, à la suite de plusieurs années de "fatigue" et lors de l'apparition d'une tumeur à la langue, j'ai cru devoir, sans y être obligé, donner ma démission de professeur titulaire, surtout pour ne pas retarder la promotion de l'ami libanais qui voulait bien me suppléer.

Des rencontres exceptionnelles.

Une des plus grandes grâces de ma vie fut (et demeure) celle d'avoir pu rencontrer, écouter, interroger, fréquenter, aimer des personnalités exceptionnelles. Deux au moins d'entre elles, de l'avis d'Henri Marrou, historien de premier ordre, étaient des génies : Louis Massignon et Pierre Teilhard de Chardin¹.

Un des plus grands hommes de la France du XX^e siècle, le Maréchal Lyautey, m'a considéré et traité comme un véritable ami, malgré la grande différence d'âge ; et cela absolument sans rien d'équivoque, sans rien de ce que d'aucuns disent avoir remarqué dans ses rapports avec les jeunes "éphèbes".

J'ai eu aussi la grâce d'approcher Jacques Maritain ; je dis bien "la grâce" ; et j'espère que mes lecteurs éventuels s'aperçoivent déjà que tous mes mots sont pesés. Pour moi, dès la première rencontre avec Jacques Maritain, seul à seul, dans son "sanctuaire" de Meudon, ce n'est pas du tout "un mendiant du ciel" que j'ai vu et "vécu" (*erlebt*) - qu'il me pardonne de dire cela de son vivant, si jamais il me lit - c'est un reflet du ciel ; c'était plus qu'un rayonnement de la grâce ; c'était le sentiment de *l'initium gloriae* ; manifesté par tant de douceur, de pureté, d'humilité, de paix, de complaisance en Dieu.

Je l'ai revu plusieurs fois. Il a bien voulu assister à mon baptême ; et j'ai encore la photographie où il se trouve à côté de Mgr Mulla, ce turc crétois, converti avec l'aide de Maurice Blondel et qui m'avait guidé d'une manière décisive vers le baptême. J'ai encore ses lettres de ce moment solennel et merveilleux ; elles sont blondéliennes. Je l'ai remarqué après coup. Elles le sont même doublement : une fois parce que Mgr Mulla était un des meilleurs disciples du "presque" philosophe (selon le Paysan de la Garonne qui écrit "peut-être" philosophe) d'Aix-en-Provence, mais encore parce que, comme je l'ai su quelque trente ans plus tard (j'ai des photocopies de l'écriture de Blondel à ce sujet), Mgr Mulla soumettait mes objections et questions à Maurice Blondel qui lui suggérait des réponses ou des références.

Une des photocopies qui m'ont été si généreusement procurées par la fille de Maurice Blondel, Mme Ch. F. , est proprement bouleversante. Je l'ai fait savoir à Paul VI, par l'intermédiaire de Mgr Dell'Aqua. En 1927, la vue de Blondel commençait à baisser très sérieusement. Lui, qui avait encore tant de besoin de ses yeux pour achever d'écrire son oeuvre (dont la dernière partie laisse à désirer en bien des points précisément à cause de sa cécité), n'a pas hésité à offrir son épreuve à Dieu pour que moi, jeune étudiant impétueux et rigide sur lequel plusieurs avaient remarqué que le regard de Jésus s'était posé comme sur le jeune homme riche de l'Evangile, je "voie" ; que je voie par les yeux du "cœur" (biblique) qui était ce Jésus de Nazareth que j'admirais et aimais comme simple prophète, inférieur à Mohammad et dépassé par lui. L'année suivante, j'ai demandé le baptême ; mais ce n'est qu'en 1960, grâce aux photocopies dont j'ai parlé, que j'ai compris pourquoi ce grand chrétien, ce grand philosophe m'entourait d'une vénération tacite et constante, laquelle me paraissait tellement exagérée que j'en arrivais parfois à une sorte d'exaspération.

Maritain, lui, a exercé sur moi un rayonnement d'un autre genre, mais dans le même sens (= signification et orientation). Le jour de mon baptême, le Samedi Saint 7 avril 1928, sa présence priante et douce, son affection, ses appels tacites à la recherche de la perfection chrétienne se sont exprimés par un petit cadeau : le Traité de la Vraie Dévotion à la Vierge Marie du bienheureux (St) Louis Grignon de Montfort. En d'autres occasions, il m'a donné, avec une insistance qui avait fini par me déplaire, le conseil de lire la Somme Théologique d'un bout à l'autre et d'en avoir un exemplaire à moi pour pouvoir l'annoter en marge et commenter la Somme par la Somme. J'y reviendrai.

Elève de Maritain.

A la vérité, j'étais déjà un des élèves de Maritain, avant même de me décider à devenir chrétien. Voici. Boursier de la Résidence Générale de France au Maroc, grâce à une intervention

¹ Et non pas THEILLARD DU Chardin, comme l'écrit constamment la fine plume de Cattai de Menasce, ici gravement inattentive.

spéciale de Lyautey, sans laquelle la bourse ne m'eût pas été accordée, je fus explicitement obligé de préparer une licence ès-lettres d'enseignement, avec option nécessaire pour la langue arabe : une volonté nette de me limiter, exprimée par les autorités qui m'accordaient la bourse. Personnellement j'eusse préféré préparer une licence de philosophie. Je l'ai d'ailleurs fait, sans pouvoir obtenir du Ministère de l'Education nationale la faveur de me présenter aux deux licences à la fois. Je ne me suis pas contenté des cours de la Sorbonne. Croyant, musulman rigide, et donc hostile aux formes du Christianisme que je connaissais superficiellement, j'avais désiré suivre aussi les cours de l'Institut catholique : il y a fallu une permission spéciale ; nous étions en 1925-1926 ; et j'étais le premier Musulman qui voulait suivre les cours d'une Faculté canonique. Mais cela ne m'a pas arrêté, n'est-ce pas ?

A l'Institut catholique, j'ai suivi les cours du Père Gillet, du Père Peillaube, de M. Sesmat et de M. Cimeterre. Seul ce dernier ne se montrait pas distant à mon égard. Et c'était un enchanteur. Je ne sais à quel point il était "thomiste" ; il me semble bien qu'il traînait encore la savate chez Platon et chez un saint Augustin sans alliage. En tout cas, ses cours sur les Dialogues de Platon et surtout un cours sur l'idée de Dieu chez saint Augustin demeurent pour moi inoubliables.

Il y avait aussi Jacques Maritain. De tous les professeurs de philosophie, il fut pour moi le plus déconcertant. Gillet, Peillaube, Sesmat me paraissaient de second rang et cela ne me gênait pas, après tout, de les trouver "linéaires" et simplistes. Mais un homme de la valeur - criante - de Maritain me gênait énormément par sa manière de parler de Kant et de Descartes, les seuls cours que j'aie suivis de lui. Je n'en garde rien ; pas la moindre note. J'entendais en Sorbonne - et pas seulement chez des non-catholiques - d'autres sons de cloches. Et, pour une oreille hypersensible aux langues et à la musique, ces cloches ne me semblaient absolument pas fêlées. Je ne fus pas étonné - sans chercher à être indiscret, je crois même que c'est lui qui a attiré mon attention là-dessus -, je ne fus donc pas étonné de remarquer que mon voisin de cours - devenu depuis un des orateurs et des écrivains les plus influents de ma génération - mettait en tête de ses notes de cours : "Descartes vu par Maritain" ou "Kant vu par M. ".

Plus tard, devenu religieux, j'ai pu suivre le conseil de Maritain, sauf sur un point qui ne dépendait pas de ma volonté. J'ai lu la Somme Théologique, toute la Somme ; mais je n'ai pas pu avoir d'exemplaire "à mon usage" comme on dit dans la vie religieuse. J'y ai mis plus de quatre ans. Et il me fallut beaucoup de persévérance pour aller jusqu'au bout. Je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue dans le métro comme des personnes de confiance le disent d'un jésuite célèbre, sûrement un phénomène de puissance de concentration. Non je l'ai lue dans une cellule silencieuse, dans le recueillement et la prière. Il y a encore des parties de la Somme qui vivent dans ma mémoire : mauvais signe : ce ne sont pas les plus spéculatives. J'ai été incapable de lire jusqu'au bout la Somme contre les Gentils. Déjà le titre me choquait et me fermait ; je me l'expliquais bien par la manière de l'époque : il est vrai que même de nos jours, le thomiste qui se croit le plus sûr disciple de l'Aquinate a écrit un livre qui s'appelle "l'anti-moderne" ; je l'ai lu, celui-là, et je crois avoir bien compris l'auteur, sans pouvoir tout approuver dans ses enseignements ; il s'en passera fort bien. Ces mots "contre" ou "anti" sont exclus de mon vocabulaire. Peut-être suis-je un esprit faux, comme l'écrit de moi un grand historien qui a mal terminé son œuvre sous le pseudonyme de Hanna Zacharias. En tout cas, dès mon premier contact avec l'Evangile, j'ai cru devoir prendre au sérieux la parole de Jésus qui a proclamé qu'il venait non pour condamner mais pour sauver ; et, patience, j'ai pensé plus de trente ans avant le Concile Vatican II qu'elle s'appliquait même aux efforts des esprits qui cherchent la vérité, même par des chemins qui semblent les en éloigner, du moment qu'ils gardent la ferme volonté d'être pleinement sincères, c'est-à-dire d'avoir ce que j'aime bien expliquer aux Allemands *"eine aufgeschlossene Aufrichtigkeit"*, une sincérité ouverte, toujours prête à accueillir toute parcelle de vérité lorsqu'elle est montrée et démontrée, même par des adversaires, par ailleurs dans l'erreur.

J'avais appris de Mulla et - horreur ! - je retrouve textuellement cette expression dans Blondel - que le Chrétien n'est pas contre les autres, bien qu'il soit tout autre. Je n'ai pas pu avaler la "réfutation victorieuse" des penseurs de l'Islam. Il y a des "généreux perdus" ; eh bien il y aura des "thomistes perdus" ; et pas seulement chez les Franciscains, si j'en crois le Paysan de la Garonne. Et puis, que voulez-vous ! il y a des familles d'esprit ; je ne vois pas pourquoi, dans l'unique raison humaine, il ne puisse pas y avoir des "familles de raison" ; il y aura bien dans la maison du Père elle-même diverses demeures ; à plus forte raison dans le cheminement lent et fragile de la raison humaine.

Dans l'œuvre de Dieu, créée dans et pour le Christ, il y aura en tout domaine une grande diversité dans une somptueuse unité.

Ce n'est ni du syncrétisme, ni de l'éclectisme ; n'en déplaise à Cattai de Menasce pour le premier ; car il a omis de parler du second, qui serait peut-être plus près de la vérité. Il est trop facile de durcir la position de l'adversaire ou de la réduire à une notion simpliste pour pouvoir le réfuter "victorieusement", ou même le ridiculiser. De même il est trop facile de choisir dans les textes publiés par le Père de Lubac ceux qui semblent favoriser les positions ou les arguments pour lesquels on a opté et d'ignorer complètement (et volontairement) d'autres textes du même penseur, pour moi le Prince des théologiens, ceux par exemple qu'il a écrits pour expliquer la position du Père Teilhard de Chardin (attention, cher Cattai, à l'orthographe exacte de ce nom propre, la négligence sur ce point est pour moi significative de la manière dont on lit la pensée de celui qui le porte).

Pour la vie spirituelle, j'ai suivi aussi les conseils de J. M. Au noviciat, à côté du Nouveau Testament, des écrits de saint François, d'une explication du Psautier, principaux livres remis à chaque novice, j'ai été autorisé à placer le Traité de la Vraie Dévotion, puis à faire les exercices qui y sont recommandés et enfin, juste avant la profession simple, à prononcer la consécration qui y est indiquée. A la vérité, dès que j'ai rencontré l'expression d'esclave, je me suis cabré ; je ne l'accepte pas. Je ne vois pas pourquoi, devenant chrétien, je doive abandonner des valeurs religieuses que j'ai reçues de ma famille ou de mes maîtres musulmans et qui sont loin de répugner au Christianisme, considéré dans la Personne de son Fondateur et dans le caractère non-sociologique de l'Eglise en laquelle le Christ continue d'enseigner, d'agir, de sanctifier, de sauver, d'aimer. Une de ces valeurs consiste à ne jamais tolérer dans sa pensée et dans son attitude de devenir l'esclave d'une créature, quelle qu'elle soit ; *"ainsi, tu n'es plus esclave, tu es fils"* (Gal. 4/2). Ce qui ne veut pas dire que nous devons cesser de nous proclamer "serviteurs" du Christ et de ses rachetés, mais toujours avec l'esprit de "fils", répandu dans nos cœurs par l'Esprit de Dieu.

Quand je faisais des objections de ce genre à l'un de mes professeurs de théologie, au Stadium franciscain du Nord, un des plus enrichissants et des plus équilibrés que j'aie jamais rencontrés, il me jetait à la face : "Mais vous êtes encore musulman !". Et moi du tac au tac : "Tant mieux, si cela peut être assumé dans ma foi chrétienne". Pour revenir à Montfort, je reste fidèle, après trente-sept ans, à cette consécration mariale, mais sans le mot "esclave" ; et une de mes prières les plus chères demeure celle que j'ai apprise dans ce Traité : *"Tuus totus sum, o Maria, et omnia mea tua sunt"* (Je suis tout entier à Toi, ô Marie, et tout ce qui est à moi t'appartient). Je la dis souvent ; et sans jamais oublier de penser à J. M., en offrant ce que Dieu m'a donné par lui et de lui. J'ai fait une transition sans le vouloir.

Les cadeaux de Maritain.

Le plus grand, c'est pour moi l'inoubliable rayonnement de cette présence quasi céleste, dont j'ai parlé. Je n'arrive pas à la concilier avec l'enseignement du professeur et l'œuvre de l'écrivain. C'est sûrement, au moins en partie, dû à mes limites intellectuelles et spirituelles. Le malheur, c'est que je ne suis pas seul dans ce cas ; plus d'un, même parmi les thomistes, croit que cela n'est pas conciliable et qu'il faut savoir habiter deux maisons différentes et passer de l'une à l'autre. Cela me dépasse de toute la hauteur du ciel. Je n'ai jamais réussi à ne pas ressentir comme une véritable dichotomie, la fameuse distinction entre "l'intelligence-diamant" et le "cœur liquide".

J'ai reçu un autre cadeau de J. M. Le plus fort, c'est que j'ignore s'il le sait. C'est énigmatique ; mais voici. Il s'agit de l'estime toute particulière dont témoigne une de ses démarches au sujet de mon orientation religieuse. J'ai su - tout finit par se savoir - que J. M. a pris la peine de rendre visite au prêtre auquel je me confiais, un sulpicien, quasi glacial (d'apparence seulement) mais si délicat et si encourageant. J'ai été envoyé à lui par le saint Abbé Thellier de Poncheville, le premier prêtre auquel je m'ouvris de mon désir du baptême ; comme il devait partir au Canada prêcher le carême (si ma mémoire est fidèle), et qu'il s'absentait souvent de Paris, il m'a demandé d'aller trouver de sa part, le Père Pressoir, alors directeur au Séminaire des Carmes, plus tard supérieur, après l'élévation du bon Père Verdier à la charge épiscopale du diocèse de Paris et au cardinalat. Jacques Maritain, ayant su, peut-être par moi, que je pensais devenir franciscain, a cru devoir intervenir auprès de M. Pressoir, sans doute pour que je ne devienne pas un "thomiste perdu"².

² Un autre de mes professeurs, lui aussi catholique et nettement thomiste (bien qu'il ait exploré avec le maximum d'intelligence et par le dedans les œuvres de saint Augustin et de saint Bonaventure) s'était également intéressé à l'avocation religieuse. Ayant été son élève pendant trois ans à l'Ecole des Hautes Etudes où j'ai admiré sa méthode rigoureuse, objective, son enseignement clair et son sens authentique de l'humour, je lui ai annoncé, dans la Salle des Professeurs, seul à seul, ma décision de demander la bure franciscaine. "Pourquoi pas dominicain ?" a-t-il demandé en face et simplement "J'aime saint François, fut la réponse, pour son amour du Christ, pour son témoignage brûlant devant l'Islam et contre les Croisés". "Eh bien", a-t-il conclu "vous avez choisi la meilleure part". Peu de temps auparavant, le Pape Pie XI, qui avait

Je dois avouer que, lorsque j'ai appris la démarche de J. M., ma première réaction fut très violente. Mais ceux qui ont cru pouvoir me communiquer ce secret m'ont fait réfléchir sur la haute signification d'une telle démarche de la part d'un tel Chrétien et d'un tel penseur. Je raconte tout cela sans orgueil aucun. L'abbé T. de Poncheville ne m'avait vu qu'un court instant ; mais il a dû percer ma psychologie et il m'a donné une consigne, que voici : "Si on vous fait des compliments, répondez, en souriant, encore un peu plus ; et la même chose pour les reproches ou les outrages". J'y ai souvent réfléchi et j'en ai tiré une leçon que j'ai trouvée exprimée d'une manière parfaite par mon bien-aimé Père saint François : *"L'homme ne vaut que ce qu'il vaut devant Dieu, et rien de plus"*. Un peu plus tard s'y est ajoutée l'humble et fière proclamation de saint Paul (I Cor. 4/3-4). Mais c'est sûrement un grand honneur que me faisait J. M. par sa démarche auprès du Père Pressoir, et sûrement aussi dans un tout autre style que ses démarches auprès de la famille de Péguy.

Outre le *Traité de la Vraie Dévotion*, Jacques Maritain m'a offert deux autres livres, cette fois de lui : *L'Humanisme Intégral* et *Distinguer pour unir*. Je les ai lus, surtout le dernier ; puis je les ai mis à la Bibliothèque des étudiants en théologie, après avoir découpé les dédicaces, par une conception de l'humilité sûrement excessive. J. M. me fait l'honneur de me citer dans *Distinguer pour unir*, aux côtés de mon parrain, Louis Massignon. La page de ce livre que j'ai le plus souvent recopiée pour moi-même et aussi pour beaucoup d'autres (en donnant toujours la référence) est celle où il parle de saint François. J'ai lu beaucoup d'autres ouvrages de Maritain ; souvent fort gêné par le style, décalqué sur le latin, alors que cet artiste eût pu très facilement être un joaillier de la langue française : là encore peut-être il y eut excès d'humilité.

J'ai aussi plusieurs lettres de J. M. , seulement durant les premières années de ma vie religieuse. Est-ce mon franc-parler ou une certaine force de résistance qui sont la cause de l'interruption de toute correspondance ? Je l'ignore. Je ne peux pas, pour cette fois, m'arrêter au contenu de ces lettres ; en définitive peu importantes, peu significatives.

Il y a encore quelque chose de très, très précieux que je crois devoir aussi à J. M. C'est - comment dire? après tout, soyons simples - ; c'est l'amitié de "l'abbé" Charles Journet, le grand théologien thomiste, celui que Maritain se permet d'appeler "le serviteur" (sic) de saint Thomas, juste au moment de son élévation au Cardinalat. Le cardinal sait ce que je pense d'une telle appellation et il ne la tolère lui-même que dans un sens restrictif. Je l'aime comme un père ; un père qui engendre en moi tant et tant de bien spirituel, plus par ce qu'il est que par ce qu'il dit ou écrit ; un "Père de l'Eglise" de notre temps, par son adhérence constante à l'Ecriture Sainte, même s'il commence toujours par les exposés spéculatifs d'école. Il sait que je ne me considère ni philosophe, ni théologien, au sens des écoles, pas plus franciscaine que thomiste. Et je suis toujours étonné du bien qu'il pense et dit de moi, même publiquement, et que je ne vois pas en moi, que je ne me connais pas. Je crois plutôt qu'il perce la carapace humaine et qu'il voit des semences divines gratuites dont il veut favoriser la croissance. Bien que ce soit presque impossible d'aimer sans connaître, je lui fait confiance et j'aime en moi ce qu'il aime. Je voudrais bien devenir un digne "ami de cet ami". C'est du Lyautey. Jeune, il écrivait, je cite de mémoire : "Ce que j'aime en moi, ce n'est pas moi, c'est l'ami de mes amis".

Et le livre à l'occasion duquel tout cela est écrit ?

Incontestablement, il dénonce des misères réelles et contient des pages d'une profondeur et d'une beauté intellectuelles et spirituelles presque uniques (*einmalig*). Mais je vais lui faire de la peine (s'il me lit) en disant que s'il crie comme un prophète, il prend parfois le ton des "prophètes de malheur" dénoncés par Jean XXIII. Si haute que soit son intelligence, si vaste que soit sa culture, si dur que soit le diamant de son intelligence pour découper et écarter ce qui est malsain, je crois devoir faire une totale confiance non pas à ses prévisions et à ses jugements, mais à l'optimisme lucide et robuste des Evêques de France dans leur réponse aux demandes, encore quelque peu inquisitoriales du Cardinal Ottaviani, je me compromets à fond. Autrement je me tiendrais pour un faux témoin : cela m'est impossible.

Le livre de Maritain, dont le réquisitoire ne ressemble pas à celui si authentique du Paysan du Danube (voir les *Fables de La Fontaine*, Livre XI, Fable 7), ce livre me scandalise ; oui me scandalise.

lui-même tenu à me recevoir en audience privée, apprenant ma décision, a dit, dans le style cadencé qu'il aimait : "Votre vocation est une élection, et votre décision une prédilection". Je l'écris en toute simplicité, presque comme s'il s'agissait d'un autre, ayant pleinement conscience de la gratuité absolue de tout ce que je recevais de tout côté. Mais ces paroles du Serviteur des serviteurs de Dieu, du Vicaire du Verbe Incarné, de cet intellectuel et de cet alpiniste, ont été et sont toujours pour moi, la source inépuisable du courage qui me fut nécessaire plus d'une fois.

Scandale d'un faible ? Peut-être. Mais attention à ce que dit saint Paul du scandale des faibles ! Scandale d'un petit, d'un mineur, d'un minime : c'est certain. Mais attention ! "*Quod meis minimis fecistis, mihi fecistis*". Les œuvres de miséricorde spirituelle entrent aussi en ligne de compte et urgent encore davantage que les autres.

Mais pourquoi scandalisé ? Il faudrait pour le montrer écrire presque tout un livre. Je n'en ai ni le temps, ni la force tout bonnement physique. Je donne seulement un exemple. Il relève du domaine où le Saint-Père m'a appelé "par mon nom" pour travailler non loin de lui, dans l'organisme que lui-même, Paul VI, a créé ; il m'avait, déjà en 1938, spontanément écrit pour me dire qu'il s'intéressait à ce que je faisais et qu'il priait avec moi, le vendredi, pour les Musulmans. Je suis absolument sûr qu'il le fait encore. Je ne peux pas encore dévoiler ce qu'il m'a dit, dans une audience privée que je n'avais pas sollicitée moi-même, le 14 mai 1966. J'ose simplement dire que, dans sa bonté sans limite et avec une humilité qui me confond, il a voulu que je sois photographié avec lui, devant son bureau de travail. Pour la joie de tous les simples prêtres qui liront ces lignes, je répète ce qu'il m'a dit à ce moment-là, et que je ne m'approprie pas et que je ne considère absolument pas comme une consécration de ce que j'ai pu dire ou écrire. Stupéfait, je n'ai pas pu me retenir de dire : "Mais, Saint-Père, vous voulez donc être photographié avec votre fils ?" - "Avec mon frère", fut la réponse immédiate, prononcée avec gravité et, j'ose dire, affection.

Prenez donc la page 124 du Paysan de la Garonne, vous y lirez textuellement :

"On voit ici, oh, ce n'est qu'une petite glose marginale qui se glisse par parenthèse dans mon texte toujours (sic) bienveillant (sic encore), - quelle distance il y a entre la joie et l'exaltation très pure dont je parle plus haut (et qui ont pour compagne une fidèle douleur) et cette joie naturelle, très naturelle (souligné dans le texte) (et dont nulle douleur, bien sûr, ne vient troubler l'heureuse expansion), qu'il nous est donné de contempler aujourd'hui dans pas mal de nos frères chrétiens, ravis de pouvoir enfin froter leur museau, en frétilant d'enthousiasme, contre le museau de tous les fils d'Adam".

Qu'en dites-vous ? Vous êtes d'accord ? Pas moi ; mais pas du tout. Ou plutôt, je suis d'accord sur le fond. Impossible pour le Chrétien fidèle de témoigner de l'amour sauveur du Christ, sans prendre sa Croix tous les jours et sans le suivre, les pas dans ses pas (les "*vestigia*" dont parle saint Pierre et qui étaient si chers à saint François). Pas de rédemption, sans effusion de notre sang. Je me permets un transfert (qui a un nom spécial en rhétorique) ; de tout notre sang ; *aussi celui de l'esprit, de l'intelligence, de la sensibilité (Scindite corda vestra... Joël 2)*. La rédemption régénératrice est accomplie par la Croix et par la Résurrection (c'est saint Paul qui le dit explicitement, et plus d'une fois). La Croix elle-même n'est rédemptrice que par l'amour dont elle est le signe, le sacrement, la preuve indubitable. Je n'accuse pas Maritain de tomber dans le "dolorisme" de beaucoup de prédicateurs et d'écrivains spirituels chrétiens, malgré la multitude d'épithètes "doloristes" qui fourmillent dans son livre. Il reste que Jésus Notre-Seigneur lui-même a pris la peine de nous le dire : "*Majorem caritatem nemo habet...* ".

Malgré tous les excès et toutes les aberrations post-conciliaires, je crois ici encore le témoignage solennel rendu par les Evêques de France et je rejette les caricatures que Maritain se permet et surtout cette manière de badiner en une matière de transcendance. Libre à lui de parler du museau de "*nos frères chrétiens*", ces fils de Dieu, ces rachetés du Christ, ses frères, ses amis, ses hôtes dès ici-bas ("*convercens in aedulium*"). Je pense que je connais assez bien le français pour savoir ce que veut dire une telle expression ; mais je l'exclus farouchement du sujet dont nous parlons.

Surtout, je suis scandalisé de la voir appliquée à tous les autres fils d'Adam, qui, eux, ne savent pas assez les français pour faire la part des choses et passer outre, même en colère. Le visage, c'est ce qu'il y a de plus sacré pour les "autres" aussi bien que pour nous, qui disons plus communément "la face". *Das Antlitz* : quelle noblesse dans ce mot allemand ! La sagesse populaire du Maroc dit couramment "El-ouèjh-mèshâf" : le visage est un Coran (c'est-à-dire : c'est sacré). Devant les "autres", quels qu'ils soient, tout Chrétien doit apprendre à rester "autre" sans devenir "contre" (j'ai déjà cité cette parole de Maurice Blondel, "peut-être" un philosophe, écrit - avec sa "constante bienveillance" - le Paysan de la Garonne).

Je n'ai pas manqué de replacer ce petit texte dans tout son contexte ; et je comprends fort bien ce que J. M. veut dire ; et s'il m'entendait prêcher ou parler, il serait peut-être étonné de la vigueur avec laquelle je rappelle sans cesse aux Chrétiens que leur devoir est d'être chrétiens aussi totalement que possible et quelles que soient les conditions de vie que la Providence leur ménage. Mais ce tout petit

mot de rien du tout, "museau", ne serait-il pas déjà une gaucherie, une de ces "moindres gaucheries qui se paient cher", dont parle l'auteur à la même page ? Et même si aucun non-chrétien ne tombait sur cette page de J. M. , je la ressens, moi qui viens du milieu d'eux et qui ne cesse de rêver au jour où ils s'assoieront avec nous à la même Table du Seigneur, je la ressens comme une injure pour eux tous : "*Quis scandalizatur, et ego non uror ?*" (II Cor. , 11/29).

J'aurais voulu dire quelque chose du Père Teilhard de Chardin. Celui qui m'a demandé de l'appeler du très doux nom d'ami, le Cardinal Journet, sur lequel Maritain s'appuie particulièrement à ce sujet, sait nettement ce que je pense de ses propres condamnations. Au mois d'août dernier (1966), nous en parlions encore, après avoir écouté dans ma cellule de franciscain, le concerto pour violon de Beethoven (que je voulais faire connaître à mon "éminent" ami). Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ; car je crois avoir été véhément et peut-être impertinent. Dans sa charité, le Cardinal ne m'en a pas tenu rigueur ; il m'a simplement fait répéter une ou deux phrases de mes propos sur Teilhard et sur d'autres. Je me rappelle qu'il a aimé un mot de saint Vincent de Paul qu'il ne connaissait pas ; ce saint, envoyant ses filles de la Charité aux pauvres leur a recommandé de tâcher de faire oublier à ceux-ci qu'ils ont eu besoin d'elles. Ce que je redoute le plus chez tous ceux qui parlent de Teilhard, c'est de ne pas le lire complètement et dans le contexte plénier de ses écrits, celui de sa vie et celui de son époque. Si on prend des textes retirés de leur contexte, nous sommes tous bons pour l'enfer ; y compris ces écrivains sacrés que nous savons cependant préservés de toute "errance" par l'Esprit de Dieu.

En polémiquant avec les Italiens, Cattai de Menasce pour défendre Maritain, transforme ses adversaires en syncrétistes ; un peu comme les gens de droite transforment en communistes, ceux qui parlent de justice sociale. Il s'amuse avec les o, o, et des e, e, en une matière si grave et face à des esprits, qui ont parfaitement le droit de se tromper sans être ridiculisés, du moment qu'ils restent ouverts à la correction "vraiment fraternelle", qui peut faire mal mais non du mal. Même s'ils étaient des hérétiques endurcis, ce n'est certainement pas la manière de leur ouvrir les yeux sur leur unique Sauveur, même du point de vue intellectuel. Cattai est trop cultivé pour ne pas connaître la définition de l'hérésie par Pascal. C'est précisément la part de vérité qu'il faut chercher à dégager et à réajuster à l'autre part méconnue ou ignorée des "autres". Et cela avec gratitude pour ce qu'ils ont conservé de vrai, malgré tout ce qui s'y oppose en eux et autour d'eux, car la gratitude vaut tout de même mieux que la hargne ; elle est sûrement plus contagieuse et elle renouvelle la jeunesse comme celle de l'aigle, dit le Psalmiste (ps. 102/2).

Finale.

"*Plura habens vobis scribere, nolo...*" (II Jean, fin), ou plutôt je ne le puis absolument pas, car j'ai déjà à présenter à la Revue qui m'offre l'hospitalité le double du texte qu'elle attend. Je veux espérer que son comité de rédaction s'ingéniera à trouver la place pour publier ce témoignage sans le tronquer : ce qui, évidemment la compromet avec moi, qui n'hésite pas à le faire ; mais toute la responsabilité retombe sur moi : je l'assume solennellement. Plus tard, *in chā'Allāh* (si le Seigneur le veut, Jacques. 4/14) j'achèverai d'une manière ou de l'autre ce témoignage, prêt d'ailleurs à rectifier dans ces pages tout ce qui s'avèrera avoir besoin de l'être, et en demandant d'avance pardon de mes erreurs ou distractions éventuelles.

Je voudrais terminer par des citations qui me servent d'appui dans mes examens de conscience. Elles sont toutes faites de mémoire ; peut-être y aura-t-il quelques termes qui ne sont pas ceux de leurs auteurs, mais le sens est garanti exact.

La première, je l'emprunte à mon merveilleux parrain, Louis Massignon. "*Pour comprendre l'autre, disait-il, il ne faut pas se l'annexer ; il faut se faire son hôte*". Je crois que c'est cela même que le Seigneur Jésus a fait. Il a pris notre condition d'esclaves, dit saint Paul, toute notre condition jusqu'à "être fait péché", sans avoir jamais commis le péché. Il n'a montré une certaine dureté qu'à l'égard des hypocrites incurables, à l'égard d'âmes exceptionnelles (la chananéenne) et à l'égard de ceux qui ont passé beaucoup de temps avec lui et qui ne comprenaient pas encore sa mission, ni le choix de la Passion comme suprême témoignage de l'amour sauveur. De même pour ouvrir les yeux aux disciples d'Emmaüs, qui s'en retournaient au "monde" et qui n'avaient pas vu la lumière qu'il projetait dans leur "cœur" ni senti le feu qu'il rallumait dans tout leur être ; il a accepté d'être leur hôte. Et, soudain, leur faisant dépasser leur hospitalité, il fit d'eux ses hôtes à lui, par "la fraction" de leur propre pain.

La deuxième citation, je l'emprunte à Goethe. Je me permets, de la donner d'abord en allemand : "*Wenn wir die Menschen so nehmen, wie sie sind, dann machen wir sie schlechter ; wenn wir sie aber so nehmen, wie sie sein sollen, dann machen wir sie zu dem, was sie sein können*" = "Si nous prenons les hommes comme ils sont, nous les détériorons (déconsidérons, rendons pires) ; mais si nous

les prenons comme ils devraient être, nous les aidons à devenir ce qu'ils peuvent être". Que l'on me pardonne de dire ici aussi que je retrouve cela dans l'Evangile. Prenons seulement la Parabole des Vignerons homicides. "Ils respecteront mon Fils" dit Dieu. Dieu savait bien ce qui allait arriver et le Christ ne se faisait aucune illusion sur ce qu'il y a dans l'homme ; mais, jusqu'au dernier souffle, il faut faire appel à ce qu'il y a de bon dans l'homme, si minime que ce soit, si rebelle que soit l'homme à laisser le bien l'emporter sur le mal.

Enfin une prière que j'ai apprise dans une paroisse allemande où j'avais remplacé un vicaire pendant un mois. On la faisait réciter aux enfants : elle est assez longue et tout entière belle ; j'en extrais la demande qui m'est la plus chère : *"Gib uns für einander den Blick der Liebe, das rechte Wort, die helfende Tat"*, j'y ajoute *"und Gedanken der Sanftmut"*. "Seigneur donne-nous les uns pour les autres un regard aimant, la parole juste et l'action qui aide" ; j'ajoute "des pensées de mansuétude, de bonté ou de douceur, comme dans le roman intitulé en français "Les souliers de saint Pierre"". Je me permets une confidence, la dernière. On sera peut-être étonné que je cite tant d'allemand. Tout simplement, parce que, après l'arabe et le français, c'est la langue que je connais et que j'aime le mieux. Il y a même des prières que je n'arrive plus à "savourer" qu'en allemand : le "Gloire au Père", par exemple. Ni la doxa grecque, ni la *gloria* latine, ni le *majd* arabe ne me pénètrent du sens de la Majesté et de la Paternité divines autant que le *"ehre sei dem vater"*, avec ses syllabes longues qui ralentissent forcément l'élocution et portent à l'humilité qui adore et à la reconnaissance qui aime.

Il y a un Jacques Maritain que j'aime, que je vénère, à qui je voudrais ressembler, ne serait-ce que de loin. Et il y a les écrits de Maritain, le plus notoire sinon l'unique philosophe catholique et thomiste vivant. J'attendais de lui, à la fin de sa vie, après l'expérience des séparations douloureuses et la maturation de la sagesse, qu'il prolonge saint Thomas, "baptisant" ce qui peut être baptisé de la pensée de notre époque. Je suis déçu et scandalisé. Pauvre Eglise qui n'a qu'un philosophe sûr et qu'un théologien valable ! En tout cas, le disciple ne peut renier son maître : l'œuvre de Maritain, c'est de la paille. J'y discerne des fils d'or. Ceux-ci ne seront pas consumés par le feu, celui par lequel l'apôtre Paul nous dit que passeront nos bâtisses terrestres, élevées sur l'unique fondement que tout "sage architecte" doit poser, l'Unique Médiateur, l'Homme-Dieu, l'Homo Jesus (I Cor. 3/11 et I Tim. 2/5).

Fr. J. M. ABD-EL-JALIL,
(Paysan. de l'Oued-Fès et Consultant au
Secrétariat Romain pour les (croyants) non-chrétiens)

PAGES PROPHETIQUES SUR LA PALESTINE

... Me voici obligé d'aborder la question de la Palestine, question brûlante entre toutes.

Je me suis trouvé deux fois dans ce pays, sacré tant pour les Musulmans que pour les Juifs croyants et pour les Chrétiens. Il y a onze ans, en 1937, j'ai pu y passer une quinzaine de jours. Déjà la tension entre Palestiniens et Sionistes était très grande ; et les Pays Arabes voisins protestaient avec véhémence, contre l'immigration frauduleusement accrue et contre tous les projets de partage. On risquait alors de recevoir non seulement des balles perdues, mais déjà des éclats de bombes lancées sur les autocars, sur les places de marché ou sur les portes des villes. En janvier dernier, je n'ai fait que passer ; la guerre si atroce de maintenant n'en était qu'à ses préliminaires. Je n'ai pas cru pouvoir m'autoriser à faire un véritable séjour en Palestine, ni à y retourner. Je n'avais pas la mission d'y exercer un ministère de médiation ou d'assistance ; et je n'étais ni un journaliste ni un homme politique. Je risquais seulement de rester inactif, loin des buts d'études pour lesquels j'avais réussi à me mettre en route. J'ai pu tout de même prier sur cette terre sacrée, si outrageusement profanée par les rivalités humaines au sujet d'intérêts mesquins. J'ai pu parler aussi avec des Arabes, et même avec des Juifs.

La question de la Palestine, je vous le disais tout à l'heure, intéresse tous les Musulmans, à cause de l'importance religieuse qu'elle revêt à leurs yeux (la *qibla* du début de l'Islam et de la fin des temps (*qibla* veut dire orientation durant la prière), Abraham, Jésus, le voyage miraculeux du Prophète, le jugement dernier)³. Tous cependant n'y sont pas sensibles au même degré. Les Turcs, et même les Iraniens, en ressentent moins la brûlure. L'Iran est préoccupé de son indépendance économique et de l'établissement d'un statut pour son pétrole ardemment convoité par les Trois Grands ; avec la Turquie, il est fort soucieux des revendications et de l'humeur mystérieuse du puissant

³ (Ce sont plus que des "souvenirs" selon le mot quelque peu insidieux employé au cours d'une émission de la "La Voix d'Israël" à la Radiodiffusion Française, en novembre).

voisin soviétique. Mais l'Iran a manifesté nettement sa sympathie pour la cause des Arabes. Et la Turquie, si elle garde un certain flegme, et si elle affirme sa liberté de mouvement, n'en suit pas moins de très près, tout ce qui touche à l'activité des pro--marxistes dans le Proche-Orient.

Par contre, les Palestiniens et avec eux tous les Etats Arabes, y compris la Transjordanie (malgré des incidents et des divergences qu'il faut apprendre à ne pas surfaire)⁴, ressentent plus vivement, comme une injustice déchirante, la décision du partage de la Palestine, l'installation d'un Etat sioniste dans le Proche-Orient arabe et l'intervention de l'O. N. U. dans ce sens.

Il me semble que je dois ici faire une déclaration de principe, une profession de foi. Bien que Marocain, de culture arabe et arabo-française, je ne crois céder à aucun préjugé favorable. L'orientation religieuse donnée à ma vie me fait considérer le problème des Juifs comme celui des Arabes avec des "yeux nouveaux", ceux d'un universalisme enraciné dans une transcendance "proche, communicable et délectable". La formation scientifique dont je suis redevable tant à la Sorbonne qu'à notre Université Catholique m'a muni de garanties suffisantes pour que je ne cède à rien d'autre qu'à l'intention loyale de bien comprendre moi-même et au désir sincère de faire comprendre aux autres les problèmes tels qu'ils se posent pour eux-mêmes et dans leur réalité profonde. "Der Fanatiker ist ein Mensch des Fragments" dit un écrivain allemand⁵, c'est à peu près la mine définition que donne Pascal de l'hérésie.

Mais à cette discipline d'objectivité et aux exigences universalistes que je ressens à plus d'un titre, s'ajoute ma connaturalité arabe. C'est cet ensemble de données qui m'habilite à vous rendre présente l'attitude des Arabes dans ce conflit tragique et les mobiles profonds qui l'inspirent. Elle est indignée et véhémence ; je souhaite non seulement vous dire, mais encore vous faire sentir pourquoi. Et c'est en cela que cet exposé peut revêtir quelque originalité, et faire figure de témoignage, de document vivant⁶.

Ici me revient à la mémoire le mot de Michelet au sujet de Kant, je crois : "Un homme, que dis-je ? un monstre : un système". Le projet du partage de Palestine et la formation d'un "Etat d'Israël" en plein cœur du Proche-Orient apparaît aux Arabes non comme une solution - douloureuse pour eux, mais efficace - d'un problème insoluble autrement, le problème international de l'antisémitisme mondial, mais comme une monstruosité relevant d'un esprit de système expéditif et aveugle, sans rapport avec les réalités concrètes, ni avec les exigences de la simple justice humaine, ni enfin avec les possibilités d'établir une paix relative et des bases d'entente et de coopération entre les hommes. Ils considèrent qu'ils ne sont pas entrés dans l'O. N. U. pour n'avoir que des devoirs et pour entériner toutes les décisions, même celles qui violent les droits les plus légitimes, des droits qui sont inaliénables sauf pour cause de démerite évident⁷.

En vertu de quels principes, se demandent-ils, une nation occidentale peut-elle promettre un "Foyer National" prélevé sur une terre qui ne lui appartient pas ? Ni les Palestiniens, ni leurs voisins arabes n'ont jamais ratifié la Déclaration Balfour ni la clause du mandat international qui chargeait la Grande-Bretagne de prendre les mesures nécessaires à sa réalisation. Et cela est d'autant plus injustifié que le terme de "Foyer" a été employé à dessein, comme on l'avouera plus tard, en 1937, afin

⁴ (Ces divergences sont apparemment très graves et semblent porter un coup mortel aux revendications des Arabes et à leur entente. Mais il faut apprendre à les examiner avec patience et à ne pas les considérer comme irrémédiables ; une attitude de prudente expectative doit être gardée, quoiqu'il arrive dans l'immédiat).

⁵ "Le fanatique est l'homme du fragment". Cela rappelle la définition cinglante que Mounier a donnée d'un certain réalisme d'une pièce qui saisit un morceau et casse tout le reste avec ce tesson.

⁶ (C'est un document qu'il faut accueillir et examiner en lui-même et pour lui-même. Le considérer uniquement en fonction des origines de celui qui le présente et écarter le témoignage de celui-ci par une simple boutade : "C'est un Arabe !" serait faire preuve de parti pris, se contenter d'une information insuffisante ou simplement suivre la pente de facilité paresseuse qui fuit le face à face courageux et loyal avec les problèmes humains tels qu'ils se posent selon toutes leurs données authentiques).

⁷ Après avoir rédigé le premier texte de cet exposé, j'ai reçu communication du texte de la fière et belle étude intitulée, "Eléments du Problème palestinien". Son auteur, Georges DUMONT, Docteur en Philosophie et Lettres de Belgique, ancien élève de l'Institut Catholique de Paris, connaît les Arabes par le dedans. Il a vécu plus de trois ans au milieu d'eux et possède un sûr maniement de leur langue. Sur bien des points, mon exposé s'est trouvé d'accord avec le sien, jusque dans les termes parfois : je m'en réjouis. Cette étude a été insérée dans la brochure Palestine, publiée par le Comité "Palestina", 9, rue de la Bonté, Bruxelles (fin 1948), pp. 11-20).

d'endormir les susceptibilités des Arabes, tout en laissant la porte ouverte pour l'instauration d'un Etat Juif ; n'était-ce pas se jouer de la simplicité et de la confiance d'hommes accueillants, non expérimentés et, de plus, tenus en tutelle ?

De quel droit abuser de la situation de propriétaires terriens sans méfiance, en faisant acheter leurs terres, selon un plan méthodique, par des organisations collectives plus ou moins déguisées qui induisent en tentation leur misère, leur imprévoyance ou leur inadaptation aux exigences modernes de la vie économique par des prix élevés, inespérés pour eux ? Pouvaient-ils se douter qu' en vendant ainsi leurs terres, ils aliénaient du même coup leurs droits politiques sur leur pays ?

En vertu de quels principes, l'acquisition de propriétés dans un pays étranger et la mise en valeur de propriétés acquises elles aussi, mais à des maîtres qui les avaient négligées, peuvent-elles conférer des titres à la création d'un Etat nouveau aux dépens de ceux qui depuis plus de dix siècles en ont été les habitants et les chefs légitimes ? Appliquez cette manière d'agir ailleurs, sur le sol de France par exemple ; et supposez que des réfugiés malheureux ou non, mettons des Républicains Espagnols ou des Monarchistes italiens, selon les goûts, pour ne pas parler d'autres voisins qui heurtent directement le sentiment national des Français ; supposez que ces réfugiés, aient pu, après vingt ou trente ans, et grâce à des fonds inépuisables provenant de collectes mondiales, acheter, avec habileté et à des prix irrésistibles, une partie notable de la Flandre ou de la Savoie, et réclament le droit d'y fonder soit une petite République espagnole, soit un petit Royaume italien. Quelles seraient les réactions du peuple français et de ses gouvernants, même et surtout si les Nations Unies décidaient d'appuyer de telles revendications.

De quel droit encore enfoncer une telle écharde sanglante dans la chair du monde arabe et du monde islamique et créer, à travers un Etat d'Israël triomphant et audacieux, une menace directe contre l'indépendance et l'intégrité territoriales des pays voisins, tous les Pays Arabes ? Car l'Etat d'Israël tel qu'il se présente actuellement est loin de constituer une solution au problème mondial des Juifs. Sur les quelque douze millions de Juifs qui subsistent après les criminels massacres hitlériens, ce n'est pas le million arrivé par droit, par ruse ou par force en Palestine qui était le plus malheureux ; et c'est bien la moitié du nombre total, davantage même, qu'il s'agit de mettre à l'abri des cruelles vagues d'antisémitisme qui les menacent périodiquement, et tout d'abord en Occident. Malgré leur désir de paix, leurs traditions d'hospitalité, leur insouciance et leur imprévoyance séculaires, leur désintéressement aussi, les Arabes se sentent gravement menacés d'un danger mortel : d'autant plus que des proclamations sionistes n'hésitent plus à dévoiler toute l'étendue des ambitions : toute la Palestine et la Transjordanie, tout "le croissant fertile" même. Il est bien légitime - et les Arabes croient être en mesure d'y coopérer selon leurs forces - de vouloir atténuer - et si possible supprimer - le malheur des uns ; mais pourquoi serait-il nécessaire de le faire au détriment de la paix, de la sécurité, du bonheur, des justes droits des autres ?

Car si le partage de la Palestine est maintenu et imposé par la force internationale, il semble qu'il n'y ait que deux possibilités⁸. Ou bien le nombre des Juifs n'augmentera plus - ce qui est peu probable - et alors ils resteront sur le qui-vive au milieu d'un monde qui leur serait devenu irrémédiablement hostile parce qu'il se croit victime d'une injustice flagrante et qui attendra le moment favorable pour les absorber ou, hélas ! les massacrer. Ou bien - comme cela apparaît certain - l'immigration juive continuera et s'intensifiera et ce sera l'expulsion graduelle des habitants de toutes les portions des terres que les nouveaux venus convoiteront ; et cela, de par l'autorité et avec l'appui des forces des Nations Unies non-arabes et non-musulmanes, jusqu'à ce que... ces nations tombent dans le puits qu'elles ont elles-mêmes creusés, sous les pieds d'une portion notable de leurs frères⁹.

⁸ (Une immigration "réglée" n'admettant de nouveaux "israéliens" que dans la mesure où pourront les nourrir les terres du nouvel "Etat d'Israël" (contenu dans les limites fixées par l'O. N. U.) paraît aussi peu probable que l'arrêt total de l'immigration).

⁹ Voir divers articles parus dans Al-Kitâb, revue culturelle de belle tenue publiée au Caire ; notamment ceux du numéro de février 1948.
(Le Sionisme triomphant ne paraît pas devoir constituer une garantie de paix internationale, ni une assurance contre l'exaspération de l'antisémitisme mondial. D'autre part, l'élan affectif des Juifs vers Sion et les succès militaires des "Israéliens" ne suppriment pas les autres données concrètes, humaines et religieuses, du problème palestinien. Les Arabes se dressent contre une injustice dont ils se sentent victimes et qu'ils croient préméditée : les germes semés depuis longtemps portent maintenant leurs fruits. A moins de croire que la force fait le droit et que le succès s'identifie à la justice, on ne peut admettre que "l'état de fait" lave la conscience de ceux qui l'ont préparé et réalisé, bien que les événements imposent la recherche - loyale chez tous - d'une solution vraiment humaine pour tous).

Ces quelques questions - et je pourrai en allonger la liste - tendent à vous décrire et à vous faire saisir sur le vif l'attitude de véhémence indignation qui est celle des Arabes. Pour eux, comme vous le voyez, le problème posé par la Palestine d'après-guerre et la solution qui lui a été donnée n'ont pas été envisagés d'après les données authentiques de la réalité concrète, mais d'après des vues systématiques de politique internationale, avec sans doute l'espoir de bénéfices économiques immédiats ou dans une intention masquée de propagande idéologique, mais sans considération judicieuse, ni pour les intérêts véritables des Juifs, ni pour les exigences de la justice en faveur des Arabes.

A dessein, je n'insiste pas sur les discussions religieuses relatives à ce tragique problème¹⁰.

"Je n'insiste pas sur la participation des Arabes chrétiens aux revendications, aux luttes et aux souffrances de leurs frères les Arabes musulmans. Je ne veux pas avoir l'air de toucher la corde sensible chez mes auditeurs. Mais je souligne un fait qui me paraît fort important : les Chrétiens qui sont sur place, dans le Proche-Orient arabe, en affirmant nettement leur solidarité profonde et douloureuse avec les Musulmans ont fait la preuve que, pour ce qui est de leur affectivité spontanée, que le passé est révolu et que désormais ils font partie intégrante des communautés nationales majoritaires qui les abritent et où ils se sentent incorporés vitalement, pour partager le même sort terrestre et pour coopérer à un véritable renouvellement spirituel en Orient¹¹.

A dessein aussi, je n'insiste pas sur la situation des réfugiés et sur les raisons de leur terreur et de leur exode ; rappelez-vous 1940 en France, et représentez-vous des circonstances analogues rendues plus douloureuses par le climat et le manque d'eau, et maintenant par l'imminence de l'hiver : les morts se comptent par dizaines de milliers chaque mois. Là encore, je me refuse à faire vibrer la simple fibre humanitaire : on se croirait quitte avec quelques dons généreux en argent ou en nature.

Ce qui est à la base de l'indignation des Arabes et de leur attitude intransigeante, c'est, à leurs yeux, la méconnaissance par les nations occidentales des données réelles du problème et des exigences de la véritable justice. Il s'agit, en définitive, non d'un fanatisme religieux ou racial, mais d'une revendication de justice, très douloureuse d'autant plus douloureuse qu'à toutes ces déceptions s'ajoute celle de l'impréparation à la lutte, impréparation où les Arabes croient avoir été maintenus, non seulement par leur insouciance, leur imprévoyance, leur manque de persévérance et de tension dans l'effort, leur peu d'âpreté à vivre sur terre (les plus clairvoyants savent le reconnaître et même l'avouer), mais encore et surtout par l'effet de pressions directes ou des manœuvres indirectes de la part des nations qui avaient pris la charge de faire leur éducation moderne¹².

D'où la critique de plus en plus violente, et fatalement chez quelques-uns injuste, de la colonisation, devenue colonialisme ; d'où la proclamation de la faillite morale des nations occidentales et la mise en doute, chez certains, des valeurs permanentes que véhicule leur civilisation ; d'où le raidissement des Pays du Proche-Orient, et notamment des Pays Arabes acculés à se replier sur eux-mêmes, à prendre les armes, à ne compter que sur la force matérielle pour faire respecter leurs droits, pour obtenir justice, pour s'imposer à égalité avec les autres.

Cette attitude peut paraître désagréable aux Nations occidentales qui dirigent la politique mondiale ; mais il faut que celles-ci prennent sur elles-mêmes pour en comprendre l'origine et les raisons. Les Arabes se disent que d'après les principes même des Occidentaux et d'après leurs déclarations récentes les plus solennelles, le temps est passé où les plus puissants pouvaient en toute

¹⁰ La voix si autorisée de S. S. Pie XII elle-même ne semble pas avoir encore éveillé les échos dont elle est digne.

(L'argument si souvent entendu : "Après tout, cette terre appartient aux Juifs" paraît assez simpliste. Admis dans le règlement des litiges internationaux, il devrait entraîner la révision de la carte politique du Globe et une redistribution générale des "races" et des terres, à commencer par celles de l'Europe et des Amériques. Répété machinalement par les Chrétiens, il implique la méconnaissance inconsciente du messianisme spirituel de l'Evangile et le retour à un messianisme temporel contraire à la mission du Christianisme et opposé à l'universalisme de l'Israël spirituel).

¹¹ (La rééducation du sens de la vie en commun chez les majorités comme chez les minorités est nécessaire et urgente ; elle exige une bonne volonté réciproque et loyale et un réel dévouement au bien général. Voir l'étude déjà citée de MULLA, Perspectives..., notamment aux pages 150-154).

¹² Voir sur l'ensemble de la question, le livre de R. ABDO GHANEM, Les éléments de la formation d'un Etat juif en Palestine, Beyrouth 1946.

tranquillité se partager l'empire du monde ; désormais il s'agit de la coopération de tous au bien de tous, avec les mêmes devoirs et aussi les mêmes droits pour tous.

Voilà donc cet arrière-plan universaliste dont je vous parlais au début. Et voilà pourquoi les Pays Arabes du Proche-Orient me paraissent être arrivés à un des tournants les plus importants de leur histoire, capitale même pour l'histoire de l'humanité. Les Nations occidentales, d'éducation au moins partiellement chrétienne, vont-elles les aider à "bien prendre" ce tournant, ou bien vont-elles arrêter pour longtemps cette marche en avant et, en faussant ainsi la démarche universaliste d'une portion notable de l'humanité, contribuer à faire baisser le niveau moral et spirituel de celle-ci dans son ensemble ?

De quoi s'agit-il en effet dans notre monde moderne ? S'agit-il, grâce au développement matérialiste accéléré de la technique, de détruire l'homme, quitte à faire de la terre une grande cage dorée munie d'une jolie vasque en argent d'où jaillirait en flots intarissables un liquide précieux, le pétrole atomisé, rendu apte à tous les usages ? Ou bien s'agit-il de "défendre et de promouvoir" l'homme, et si l'on croit au Christianisme, de travailler à faire prendre conscience à l'humanité tout entière de sa destinée déifique qui la rend apte, dans une large mesure dès cette vie terrestre, à faire cesser le "gémissement" de la création matérielle elle-même et à y semer un germe de transfiguration ?

LIMINAIRE POUR UN DIALOGUE VRAI ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

Ce cahier voudrait contribuer à la préparation d'un dialogue vrai entre Musulmans et Chrétiens. De tout temps, un certain dialogue a existé ; à partir même de la naissance de l'Islam. Actuellement, malgré de très méritoires efforts, déployés dans plusieurs pays islamiques (Egypte, Tunisie, Maroc, notamment) et qui manifestent une bonne volonté réciproque évidente, le dialogue est demeuré passablement extrinsèque ; sinon absolument un dialogue de sourds, du moins un dialogue fait de discours parallèles, entre lesquels rares sont les points où apparaissent des têtes de ponts.

Il y a des présupposés à un vrai dialogue, qui ne sont pas encore réalisés. Cela, le Pape du dialogue, Paul VI, l'a dit à propos du rapprochement entre frères chrétiens divisés. Les présupposés à un dialogue entre religions différentes seront encore plus difficiles à établir ; et particulièrement lorsqu'il s'agit de l'Islam, la religion la plus universelle après le Christianisme, fondée après celui-ci et prenant vigoureusement position par rapport à lui ; la religion qui, sur certains points, paraît plus proche du Christianisme que le Judaïsme lui-même (place du Christ et de la Vierge Marie) et cependant la plus ferme face aux mystères chrétiens (plus ou moins mal éclairés ou bien situés dans ses propres perspectives à elle).

Cette religion, l'Islam, annoncée et organisée sous la conduite de Mohammad (m. 632) s'est installée dès le début sur le domaine chrétien. Bien sûr territorialement dès qu'elle quitta la Péninsule arabique : lors de deux poussées gigantesques, l'une menée par les Arabes au VII^e s. , l'autre par les Turcs entre le XII^e et le XVII^e ; la plupart des pays soumis alors à l'autorité des conquérants musulmans, et partiellement mais nettement islamisés jusqu'à nos jours, relevaient de l'influence chrétienne ; ils étaient plus ou moins profondément christianisés et, de plus, déjà bien divisés.

Mais plus profondément, l'Islam s'installe sur le domaine chrétien du point de vue religieux ; il porte des jugements de valeur sur ce qu'il croit savoir du Christianisme, et sur les réalités chrétiennes telles qu'elles étaient saisies par lui avec une certaine hostilité et même agressivité dès les origines, parce que, dès le début, le Coran fait état de déceptions vis-à-vis des Chrétiens et se sent sur la défensive par rapport à leurs dénégations. Plusieurs aspects du Christianisme, fragmentaires et sortis de leur contexte d'histoire du salut de l'humanité, plusieurs éléments de doctrines hérétiques sont - selon la méthode allusive du Coran - attaqués et condamnés et peu à peu particulièrement sous l'influence des polémiques et des guerres - ils serviront à caractériser tout le Christianisme et à le rejeter comme une falsification cléricale et ecclésiale, commençant avec saint Paul, du message de Jésus, le Fils de Marie.

Du côté chrétien, surtout depuis quelques décades, des efforts sérieux sont faits pour situer l'Islam dans l'histoire religieuse de l'humanité et pour rendre compte de son contenu sans le défigurer. Nous devons reconnaître que nous avons encore beaucoup de progrès à faire pour comprendre l'Islam de son point de vue à lui, du dedans autant qu'il se peut. Des livres tout récents, écrits même par des

prêtres vivant depuis longtemps en pays d'Islam et consacrant le plus clair de leur temps à l'étude de cette religion, le prouvent.

Du côté musulman, à part quelques exceptions très timides et très limitées (Al 'Aqqâd, le Dr. Kâmil Husayn), on en est encore aux positions traditionnelles ; celles qui ne peuvent guère favoriser un vrai dialogue. Pendant combien de temps faudra-t-il que les Chrétiens fassent tout le chemin de la compréhension sincère et aimante ? Dieu seul le sait. Mais il nous faut le faire ; et pas seulement la moitié du chemin et attendre là que de l'autre côté on se mette en mouvement. Si nous croyons à la puissance efficace de la Vérité et de l'Amour dont nous sommes les serviteurs, les messagers et les bénéficiaires, non les profiteurs ou les possesseurs usuriers, nous ne devons nullement avoir d'anxiété pour ce cheminement humble et aimant vers les autres, du moment que nous nous maintenons dans la fidélité et que nous prions l'Esprit de Vérité et d'Amour pour les autres et pour nous-mêmes, qu'il a appelés à être ses témoins.

C'est dans cet esprit que ce cahier a été conçu et réalisé. Il n'a nullement la prétention de répondre à toutes les questions qui se posent ni de fournir tous les présupposés du dialogue tant désiré par nous ; surtout depuis Jean XXIII, le Pape défunt qui a le plus nettement et le plus humblement rendu témoignage à Celui qui a dit : "Je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour sauver le monde" (St Jean 12/47). Il veut être lui aussi un témoignage aussi semblable que possible à celui de ce même Pape, dont on a pu écrire que s'il fut grand, c'est avant tout parce qu'aucun de ceux qui l'ont approché n'a manqué de sentir qu'il était aimé de lui. Bien sûr, nous n'aimons que la vérité, qui est pour nous non une doctrine mais une Personne qui la révèle et la fait aimer. Elle seule "vaincra" les erreurs des hommes. "Non vincit nisi Veritas ; victoria autem Veritatis Caritas" (St Augustin, Sermon 358, n° 1, P. L. 39/1586).

Mais il ne faut pas que nous rendions l'amour de cette Vérité trop difficile à ceux qui l'ignorent ou la méconnaissent, et cela par nos suffisances et nos incompréhensions. Ce cahier veut une contribution très humble à cet effort de compréhension ; et fort limitée à quelques aspects de l'Islam, surtout contemporain. Mais nous voulons espérer qu'il aidera beaucoup de ses lecteurs attentifs à réfléchir, à renouveler leur volonté de comprendre, dans "le respect", "l'estime", "la déférence", "l'amour" mots qui reviennent si souvent dans les écrits et les discours et allocutions de Paul VI. Les limites imposées à ce cahier ne viennent pas toutes de notre volonté. Des connaisseurs de l'Islam ont été sollicités pour traiter d'autres aspects ; certains n'ont pas répondu ; d'autres se sont récusés. Nous aurions volontiers entendu la voix de plusieurs musulmans. Nous avons la chance d'avoir obtenu la collaboration de l'un des plus fervents croyants de l'Islam et en même temps l'un des mieux préparés par ses études et fréquents séjours en Europe, ses contacts, avec les personnalités de croyants chrétiens qui étaient de grands savants (nous ne nommons ici que Louis Massignon). Le lecteur chrétien de cette contribution d'un Musulman prendra peut-être encore mieux conscience de ce qui reste à faire pour qu'un vrai dialogue puisse s'établir.

Engagés désormais fermement et irréversiblement dans le chemin de la compréhension des autres religions, y compris l'Islam, par le dedans et avec amour et respect, les Chrétiens devront encore longtemps sans doute persévérer dans cette voie, même si la réciprocité tarde à se manifester. La liturgie romaine prie pour que les Chrétiens soient préservés des "diabolica contagia". Nous pourrions, me semble-t-il, croire encore plus fort aux "divina contagia" et demander au Très-Haut leur propagation et dissémination. La confiance engendre la confiance non moins fortement que la méfiance suscite la méfiance. En tout cas, le vrai dialogue ne pourra commencer que si les Chrétiens persévèrent, au prix de tous les sacrifices possibles, dans cet effort de compréhension aimante.

"On ne connaît bien que par le cœur" dit le Petit Prince. Ce mot, si profond s'applique ici, à condition d'entendre par le mot cœur non pas une sensiblerie quelconque mais ce que la Bible même place dans ce terme. Mais pas plus qu'il ne s'agit de sacrifier la vérité à une sentimentalité béate, il ne pourra être question de la rendre captive de nos étroitesse d'esprit ou des forteresses que nous avons bâties pour la défendre, par amour pour elle et quelquefois parce que nous avons fait d'elle notre propriété, au lieu de nous offrir, sans cesse plus souples et plus ouverts, à son emprise sur tout notre être.

Le Pape du dialogue, Paul VI, ne cesse de répéter aux Chrétiens de ne pas se considérer comme des "frontières", mais comme des "portes ouvertes". La Vérité Incarnée s'est compromise avec nos intelligences limitées et parfois quelque peu faussées. Ne soyons pas des anxieux pour la Vérité. Croyons en elle plus qu'en nos systèmes pour la défendre. Et cherchons à ouvrir au monde, vers elle, des perspectives aussi lumineuses et aussi attrayantes que possible. Ce que nous espérons qu'apportera ce Cahier, c'est précisément un peu plus de lumière et de chaleur aimante sur l'un ou l'autre des aspects

de l'Islam. Nous souhaitons que chaque lecteur aborde les textes qui y sont publiés dans ce même esprit.

Pour aider la réflexion dès le point de départ, il a semblé utile d'essayer de montrer du doigt ce qui est au cœur de l'Islam, ce qui caractérise sa foi, et peut conduire ses adeptes jusqu'à une expérience religieuse profonde.

Dans les études d'islamologie, on a soulevé plus d'une fois la question de savoir ce qui est "primordial" dans l'Islam naissant : de l'annonce d'un jugement que d'aucuns crurent entrevoir comme imminent (à ne considérer que certains textes du Coran), ou bien de l'affirmation intense et dense de l'Unicité d'Allah, Toute-Puissance et Toute-Bonté, qui expliquerait l'annonce du jugement et aussi le caractère ombrageux et agressif que prendra de plus en plus l'Islam face à tous ceux qui semblent s'opposer à son message.

En réalité, ce qui est "primordial", c'est la revendication pour Dieu seul du droit à la Seigneurie (rubûbiya) et au culte (au service des hommes : ubûdiya). C'est cela qui sous-tend toutes les autres affirmations du Coran. Au fond de toute âme musulmane, grandie en milieu islamique, même si elle est inculte et inconséquente, même si elle se livre aux dévotions populaires si peu islamiques, vit plus ou moins consciente cette revendication du droit exclusif de Dieu au culte, au service de ses créatures, contre tout "associationnisme" (chirk), donc contre toute idolâtrie : n'adorer qu'Allah, ne servir qu'Allah, tout attendre d'Allah, et rien des créatures, quelques puissantes et efficaces que puissent paraître celles-ci. C'est cela le cœur de l'Islam. On trouve cette revendication partout dans le Coran, avec plus ou moins de netteté ; c'est dans les sourates tardives de la période mekkoise qu'elle apparaît le plus souvent : alla ta'budû illâ Allah : "votre devoir est de ne servir qu'Allah" (11/2, 11/26, 12/ 40, 17/23, 41/14, 46/21, etc...) textes dans lesquels cette formule se trouve mot-à-mot ; mais que de parallèles et d'analogues partout dans le Livre Sacré de l'Islam !

Cette revendication fera le caractère original de l'Islam, bien qu'il ait dès le début affirmé son accord avec les "révélations" qui l'ont précédé et la continuité de l'enseignement divin depuis les origines de l'humanité. Elle explique également bien des manifestations de son histoire, de sa culture, de sa civilisation ; une partie aussi des difficultés qu'il rencontre dans son affrontement avec le monde moderne et le règne de la technique. De soi, cette revendication devrait être un puissant stimulant à ramener les créatures dans leur destinée ou à les y maintenir : toutes les créatures, y compris celles que l'intelligence de l'homme (elle aussi créée par Dieu) pourrait inventer ou mettre en œuvre de manière originale ; toutes les activités de l'homme, y compris la politique, qui a valeur humaine, morale et même religieuse. Ce n'est pas commode à notre époque ; mais, diront les Musulmans fervents, "tant pis pour notre époque !" c'est à elle à se plier aux droits souverains de Dieu.

Les faits pourraient contredire ou négliger momentanément ces principes ; ils ne peuvent pas les supprimer. L'immédiatisme est nuisible pour toute religion ; moins peut-être pour l'Islam, à cause de la réduction de son essence à sa plus simple expression. Le sens affectif de la communauté musulmane vit dans tous les cœurs et se manifeste au moins en paroles et proclamations (mais c'est déjà quelque chose, et c'est obligatoire lorsqu'on ne peut pas faire davantage), lorsque les intérêts de l'Islam semblent attaqués ou menacés. Et bien que la réalité actuelle donne plus d'importance aux Etats musulmans qu'à la communauté des croyants, il n'est pas exclu que ce ne soit qu'une étape ; peut-être les meilleurs parmi les Musulmans finiront-ils par trouver le moyen d'initier et de maintenir une coopération entre Etats musulmans et aussi une mise en œuvre d'une vie en commun avec toutes les nations et toutes les opinions, sans pour cela renier la communauté musulmane ni l'étouffer ; peut-être sera-t-elle ainsi libérée de certaines traditions, tenues jusqu'ici pour indispensables et dont la modification dans le sens d'un universalisme plus large ne sera pas une apostasie pour quiconque ira au fond des choses.

Il reste que le monde musulman est en pleine évolution ; ni le traditionnalisme ombrageux, ni le réformisme quelque peu artificiel et théorique, ni la laïcisation superficielle de certains pays ne constituent une solution aux problèmes qui se posent et ne peuvent rendre compte des énergies encore latentes en Islam. Ce serait une erreur de croire que le Musulman est lié par ses traditions autant que l'est le Chrétien par les siennes ; en dernière extrémité, il abandonnera tout, sauf le Coran ; c'est ce livre seul qui compte et qui détermine tout. Ce ne sera pas de gaieté de cœur que les interprétations traditionnelles seraient délaissées ; mais, sauf en ce qui concerne le culte, elles pourraient le céder aux exigences du "bien de la communauté" (istiqlâh).

Pauvre et servante, l'Eglise, elle, ne peut rien abandonner des richesses de savoir et de sainteté accumulées pendant ces vingt siècles de sa première jeunesse ; elle sait qu'elles ont pour but de

manifester les "richesses inépuisables" du Christ. Et à cause de cela même, elle sait qu'elle n'a pas le droit de rien laisser se perdre des "richesses des nations" qui doivent affluer en elle, à mesure de sa croissance vers la stature parfaite qu'elle doit atteindre (Isaïe 60/5 et Eph. 4/13).

Si difficile que soit cette tâche, l'Eglise sait qu'elle a en elle, de par son Chef, le Christ, une puissance inclusive et oblatrice, capable de tout rassembler, purifier, assumer et offrir dans la variété diaprée d'une somptueuse unité ; quitte à devoir apprendre à ses enfants, parfois avec sévérité, qu'il faut savoir enlever l'écorce verte et amère de la noix, casser la coque qui la protège et la défend, avant d'en obtenir le cœur, seul à inclure et à offrir. Ainsi seulement elle assimilera, sans les dénaturer, sans les diminuer, toutes les valeurs qui amèneront à son âge de perfection l'organisme vivant du Christ, le seul Sauveur, mais Sauveur de tous les hommes, et avec les hommes et par eux, Sauveur de toute la création, laquelle gémit de faim matérielle et spirituelle chez tous les rachetés, y compris les baptisés, et gémit de l'asservissement abusif de l'homme sous son aspect de "matière" (Rom. 8/23).

J. M. ABD -EL -JALIL

